

SOUS LA DIRECTION DE PHILIPPE NOREL ET LAURENT TESTOT



Une histoire du monde global

Éditions
SCIENCE
HUMAINES DE SYNTHÈSE
OUVRAGES

Extrait de la publication

Couverture : Jean-Michel Basquiat, *Philistines*, 1982.
©ADAGP, Paris, 2012.

RETROUVEZ NOS OUVRAGES SUR :
www.scienceshumaines.com
<http://editions.scienceshumaines.com>

Diffusion : Seuil

Distribution : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2012**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00/Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361060923

SOUS LA DIRECTION DE PHILIPPE NÔREL ET LAURENT TESTOT

Une histoire du monde global



REMERCIEMENTS

Les éditions Sciences Humaines et les coordinateurs remercient chaleureusement tous ceux qui ont apporté une aide indispensable, par leurs contributions et leur soutien, à cet ouvrage, et tout particulièrement Philippe Beaujard, Laurent Berger, Patrick Boucheron, André Burguière, Vincent Capdepuy, Patrick Cauchy, Nayan Chanda, Jean-Paul Demoule, Stéphane Dufoix, Victor Ferry, Jonathan Friedman, Christian Grataloup, Olivier Grenouilleau, Chloé Maurel, Régis Meyran, Jean-François Mouhot, Morgan Muffat-Jeandet, Jean-François Sabouret... ainsi qu'à tous ceux dont les encouragements et les travaux auront été aussi cruciaux.

Les mots suivis d'un astérisque sont expliqués en fin d'ouvrage, rubrique « Glossaire ».
Les termes renvoyant à des écoles ou des courants historiques sont définis en début d'ouvrage, page 11.

INTRODUCTION

Pourquoi le monde a besoin d'histoires globales

Est-il raisonnable de se croire seul au monde? Les polémiques récurrentes autour de l'enseignement de l'histoire en France ont-elles un sens? Existe-t-il vraiment des civilisations supérieures aux autres? L'actualité est riche de ces questions multiples, posées parfois dramatiquement, plus souvent encore sur un mode dérisoire. Or notre réponse de chercheurs et vulgarisateurs s'articule sur des valeurs supposées intangibles d'ouverture à l'autre, sur une posture morale qui n'est plus nécessairement perceptible par l'ensemble du corps social. Pour éclairer et renforcer cette réponse, le mieux est de revenir aux faits historiques.

Aucune société n'a jamais vécu durablement dans l'isolement, et il n'existe pas de « civilisation » au sens identitaire de ce terme. L'histoire de France n'a qu'un sens limité si l'on refuse de voir que notre société est fondamentalement façonnée par de multiples interactions avec d'autres. Et la supposée supériorité de civilisation se dévoile comme une argutie idéologique sitôt que l'on réalise combien l'Europe doit de techniques à l'Asie orientale ou au monde musulman, de plantes aux Amériques ou à l'Inde, d'idées à la Chine...

Nombreuses sont les preuves attestant de l'importance des connexions entre les hommes; de tout temps, à travers les échanges, les transferts de techniques et d'idées, la circulation des religions, les migrations, l'acclimatation des plantes et des graines, comme encore avec les conquêtes impériales, leurs crimes et leurs apports... Sommes-nous sûrs par ailleurs que nos supposés idéaux de rationalité ou de démocratie nous appartiennent en propre? Qu'ils ne sont pas le résultat de rencontres anciennes et particulièrement complexes?

Le présent a dramatiquement besoin, aujourd'hui et plus que jamais, d'une connaissance de ces interactions de longue date, d'une véritable histoire globale, ou plutôt d'histoires globales au pluriel. Puisqu'il est désormais clair que personne ne pourra prétendre exercer le monopole du grand récit* mondial, il s'agit de réconcilier les points de vue, les ressentis, les émotions de tant

d'individus et de groupes sociaux différents. Nous ne pouvons faire l'impasse sur cette nécessité, aussi vitale pour nos sociétés que l'impératif écologique. Il faut comprendre ce qui s'est réellement passé entre nous tous, sur de nombreux siècles, au moins quatre ou cinq millénaires, peut-être même davantage.

En témoignent les textes réunis dans cet ouvrage: issus de multiples horizons, ils ont été pour la plupart déjà présentés, soit dans le magazine *Sciences Humaines*, soit sur le blog « Histoire globale » (<http://blogs.histoireglobale.com>) que nous animons depuis janvier 2010. Leur compilation génère du sens, et ce dernier est aujourd'hui crucial pour comprendre la mondialisation* contemporaine. Ces articles se complètent, tant chronologiquement que thématiquement, abordent parfois le même sujet avec des méthodes différentes, s'enrichissent de regards contrastés. Ils esquissent une – parmi d'autres possibles – histoire de notre Monde*, de notre humanité aujourd'hui mondialisée, de nos passés divers qui se sont rencontrés depuis fort longtemps et qui, sinon, auraient à coup sûr été différents...

Ce livre s'articule sur trois temps. La première partie présente « La fabrique du Monde », soit les échanges, matériels (chapitre 1) ou immatériels (chapitre 2) qui aboutissent à une précoce mise en connexion des grands espaces d'Eufrasie* (chapitre 3).

La deuxième partie nous invite à « Regarder autrement le passé »: comment l'histoire s'est d'abord écrite ailleurs qu'en Europe; pourquoi l'hégémonie européenne, puis occidentale, n'est peut-être qu'un volet d'un « miracle eurasien »; et dans quelle mesure la succession des systèmes-monde constitue un fil directeur fécond dans cette entreprise de lecture.

« Le tournant global » constitue notre troisième temps. Il propose d'abord une appréhension des liens entre Marché, capitalisme et globalisation. Mais au-delà d'une analyse dominée par l'économie, il s'agit aussi de poser de nouveaux regards, par définition éclectiques, sur le Monde, et aussi d'en appréhender les nouveaux enjeux – que nous apprend l'histoire sur les relations que les sociétés entretiennent avec leur environnement ?

LA FABRIQUE DU MONDE

La matière de base de l'histoire globale, ce sont d'abord « Ces échanges qui ont façonné le Monde ». Le chapitre 1 s'ouvre sur

les histoires improbables des métissages consuméristes du sucre, du thé et du café, contées par Christian Grataloup et Philippe Norel. Il poursuit par l'analyse d'anciens réseaux commerciaux de longue distance mal connus en Europe (océan Indien, commerce swahili...) et pourtant très structurants; il termine avec le repérage de transferts techniques, le plus souvent d'est en ouest, qui ont forgé la supériorité ultérieure de l'Occident: innovations collectives (poudre), paradoxe d'un Islam* riche en innovations commerciales et financières, apports techniques chinois à l'humanité...

À peine clos ce survol des échanges matériels, le chapitre 2 nous ouvre à « L'autre fabrique de l'universel » que représente l'expansion des idées religieuses et des hégémonies impériales. Jean-Paul Demoule souligne que les religions monothéistes et les principales « sagesse » de l'Asie tirent leur origine d'une même conjoncture, autour du milieu du I^{er} millénaire avant notre ère, et que leur développement coïncide avec l'essor des grands empires. Le regretté Jerry H. Bentley nous initie aux logiques des conversions qui ont accompagné le grand commerce entre sociétés éloignées. Laurent Testot illustre ce qui précède par l'exposé des liens entre commerce et diffusion de certaines religions.

De ces échanges a résulté « Un précoce processus d'intégration », objet du chapitre 3. Avant la Révolution néolithique*, si les circulations humaines semblent infiniment lentes, elles n'en créent pas moins des connexions décisives, tissant ces « mondialisations froides » dont parle J.-P. Demoule. Jean Guilaine nous entretient de l'explosion presque simultanée des principaux foyers agricoles puis de leur diffusion planétaire. Partant du cas mésopotamien, P. Beaujard montre combien la naissance de l'État est souvent liée à des phénomènes d'expansion commerciale. L. Testot analyse le rôle des pandémies de peste dans la constitution d'un monde plus intégré. Timothy Brook expose en quoi la Chine a contribué à l'avènement du monde moderne; ceci de concert avec les Mongols, auteurs d'un prodigieux essor au XIII^e siècle restitué dans un livre de Jack Weatherford. L'ensemble se clôt sur le portrait d'élites commerçantes de l'Afrique subsaharienne face à leurs partenaires berbères, yéménites, omanais, persans ou indiens, complété par la chronique d'un monde en connexion, entre 1200 et 1600, dans un livre de Jean-Michel Sallmann.

REGARDER AUTREMENT LE PASSÉ

La II^e partie s'ouvre avec le chapitre 4, « Quand l'histoire s'écrivait ailleurs », qui entend faire un sort à des assertions trop souvent entendues. Ainsi l'Afrique, loin d'être privée d'histoire, a toujours été intégrée au Monde, rappelle Catherine Coquery-Vidrovitch. Et l'Austronésie a joué un rôle crucial dans l'évolution de Madagascar, renchérit P. Beaujard. On sait combien le commerce maritime chinois fut performant sous la dynastie Song, permettant à François Gipouloux de parler, à l'image de Fernand Braudel, d'une Méditerranée asiatique. Éric Paul Meyer montre que l'Inde a longtemps été un véritable atelier du monde. Après un panorama du peuplement du Pacifique sous la plume d'Hélène Guiot, suit une recension de l'analyse faite par Serge Gruzinski, dans son dernier livre, de l'échec du Portugal à conquérir la Chine, au XVI^e siècle. Cet événement peu documenté nous rappelle opportunément qu'à l'époque, l'histoire ne s'écrivait encore que très partiellement à partir de l'Europe...

Ce tableau montre que les grands récits de l'hégémonie européenne ne sont plus pertinents, qu'ils ne l'ont du reste jamais été. D'où une mise au point, objet du chapitre 5, qui peut prendre la forme de contre-récits. Cette actualisation se construit aussi à partir du point de vue de ceux que l'Europe aborde, souvent avec brutalité, dès le XVI^e siècle: le texte de Sanjay Subrahmanyam est ici emblématique d'un long malentendu. Morgan Muffat-Jeandet met l'accent de son côté sur les métissages humains et culturels dans l'Empire espagnol, relativisant ainsi le mythe d'une conquête du monde par de « purs » Européens. Cette critique passe aussi par la démonstration du rôle de la Chine comme « acteur global » dans la longue durée, et le rappel des thèses de Jack Goody. Cet anthropologue estime qu'un miracle eurasiatique s'est bien mis en place avant notre ère, amenant ainsi cette idée que l'hégémonie doit logiquement alterner entre « Extrême-Orient » et « Extrême-Occident ». Jonathan Friedman se livre à une critique des travaux de J. Goody, notamment à partir du concept d'hégémonie enracinée dans la théorie des systèmes-monde*, ce qui lui permet de réfuter un certain nombre de structures toujours bien présentes dans la science historique.

C'est précisément de l'analyse en termes de systèmes-monde que nous entretenons le chapitre 6. P. Beaujard y définit le concept et explique pourquoi on peut parler d'un système-monde en

préparation juste avant notre ère, concrétisé ensuite par la coexistence des empires romain et han et les liens tissés sur des routes commerciales en plein renouveau. Dans l'article suivant, il analyse les déterminants climatiques à l'œuvre dans la succession des systèmes-monde et conclut son apport par une réhabilitation des navigations indiennes avant le ^{xvi}^e siècle, à rebours de la vulgate dominante sur ce thème. Ce concept est illustré par l'analyse du processus qui a intégré le Japon au système-monde prémoderne à partir du ^{vii}^e siècle.

LE TOURNANT GLOBAL

Ouvrant la III^e partie, le chapitre 7 s'intitule « Marché, capitalisme et mondialisation ». P. Norel tente d'y définir l'apport de Karl Polanyi à l'histoire globale en précisant comment se forme l'économie de marché selon cet auteur, la méthode qui en découle devant pouvoir servir à des études comparatives. Il situe ensuite les origines très largement globales, c'est-à-dire dépendant de nombreuses connexions, du capitalisme européen qui prend son essor avec le système-monde moderne. Eric Mielants montre pour sa part combien le réseau des cités-États de la fin du Moyen Âge a contribué à la construction progressive de ce mode de production, permettant le passage d'un capitalisme diffus, celui des diasporas commerçantes de l'Asie par exemple, à un capitalisme concentré, ultérieurement incarné dans les grandes métropoles des puissances hégémoniques. Jan de Vries montre comment s'est formé le consommateur moderne. Xavier de la Vega évoque un éventuel capitalisme asiatique, à la fois ancien et contemporain. Olivier Grenouilleau réalise une revue des troupes historiques françaises pour mieux poser les enjeux méthodologiques de la galaxie « histoire globale » dans une perspective académique. P. Norel critique les approches économiques néoclassiques en matière d'histoire de la mondialisation, avant d'esquisser ce qui pourrait être une histoire de la mondialisation qui sache éviter l'interprétation téléologique. Ce chapitre se conclut sur une réflexion personnelle d'André Bruguière sur les apports de F. Braudel, entre autres à la démarche globale en histoire.

Dans le chapitre 8, compilation éclectique de « Regards sur le Monde », Laurent Berger tente de théoriser le nouveau paradigme de recherche que constitue, à ses yeux, l'histoire globale, insistant

sur l'entrelacs des diverses filiations et la parenté avec quelques pères fondateurs inattendus... S'ensuivent une reconstruction historique des usages du terme de *kamikaze*; un aperçu sur les théories fondatrices et non conformistes de Hayden White vu par Victor Ferry; un brillant exposé de Stéphane Dufoix sur la pensée de Nikola Tesla qui avait, il y a plus d'un siècle, imaginé le monde branché et électroniquement connecté que nous connaissons aujourd'hui... Xavier de la Vega campe une chronique des villes à la conquête du monde, et Chloé Maurel plaide la cause d'une histoire sociale globale.

Le chapitre 9 explore « Les perspectives du Monde ». L. Testot dresse le constat paradoxal du temps sans guerre ni paix dans lequel nous vivons. Nayan Chanda défend l'idée que l'actuelle mondialisation se transforme en asiatisation. Christian Grataloup esquisse une réflexion sur le besoin mais aussi la difficulté d'un enseignement de l'histoire du Monde. L'ouvrage se clôt sur les questions environnementales: influenceraient-elles les formes politiques des sociétés? Que peut dire l'expert, Frédéric Denhez, de la réalité du réchauffement climatique et des mythes eschatologiques qui l'accompagnent? Jean-François Mouhot expose les notions d'« impérialisme écologique » et d'« échange colombien », montrant combien le cours de l'histoire moderne a pu être affecté par des contraintes environnementales. Et Patrick Boucheron, dans une malicieuse conclusion, nous rappelle que les caprices des volcans peuvent affecter tout à la fois le climat, les sociétés, le bon fonctionnement de nos moyens de communication et la rédaction contingente d'une histoire globale...

Le lecteur soucieux de pédagogie trouvera enfin une annexe entièrement rédigée par Vincent Capdepuy, à partir de sa chronique « L'histoire globale par les sources ». L'intention n'est pas tant de proposer des commentaires détaillés de documents historiques, que de suggérer des études possibles. À cette fin, des corpus documentaires ont été constitués sur des problématiques variées, prises en des moments différents, qui s'égrènent du xv^e au xx^e siècle, et en divers lieux du globe, du Río de la Plata au Japon en passant par Paris et l'isthme de Suez. Cette annexe est à l'image du présent livre: picorant dans l'histoire globale, elle invite à terme à l'élaboration d'un véritable manuel...

Philippe Norel, Laurent Testot et Vincent Capdepuy

Les sources de l'histoire globale

L'histoire globale s'inspire de multiples courants qui lui ont préexisté.

• Histoire universelle

Dès les débuts de notre ère, les penseurs du christianisme élaborent une histoire universelle. Linéaire et déterministe, celle-ci est scandée par un début (la Création du monde par Dieu), une étape intermédiaire (la révélation christique) et un terme (le retour du Christ sur terre, dit parousie). Des chercheurs soulignent que ce concept d'histoire universelle se retrouve chez des auteurs d'autres civilisations, tel Ibn Khaldoun (1332-1406) dans le monde arabo-musulman. Cette expression sera ensuite utilisée par le philosophe Bossuet (1627-1704), qui tente dans *Discours sur l'histoire universelle* (1681) de concilier théologie et philosophie de l'histoire, puis par Immanuel Kant (1724-1804) en vue de dégager des lois historiques. L'histoire universelle relève ainsi de cette « philosophie de l'histoire » qui, de Voltaire à Karl Marx, tente de trouver un sens caché derrière les événements (progrès de la rationalité, montée en puissance du prolétariat, etc.) sur un mode téléologique*, critiqué en son temps par Raymond Aron. Plus récemment, le sociologue et historien Jean Baechler l'a utilisée comme synonyme de *big history* dans *Esquisse d'une histoire universelle*.

• Histoires nationales

La première histoire élaborée selon une volonté « scientifique » se veut récit national. Dès le XIX^e siècle, des historiens européens, tel Jules Michelet (1798-1874) en France, construisent l'épopée de leur pays. Cette histoire-là, déterministe et chronologique, est jalonnée de dates pivots et écrite par les grandes figures, de Vercingétorix à Napoléon. Le point de vue adopté est celui des « dominants », les pays européens dits « civilisés ». Fait exception l'historien allemand Leopold von Ranke (1795-1886), qui explore les histoires de la Grande-Bretagne et de la France pour les comparer à celle de sa patrie.

• École des Annales

Les fondateurs de la revue *Annales*, Marc Bloch (1886-1944) et Lucien Febvre (1878-1956), sont animés dès la fin des années 1920 d'un même refus de l'histoire politique traditionnelle (l'« histoire-bataille ») et de la volonté de développer une « nouvelle histoire » : une histoire des sociétés et des mentalités nourrie des sciences humaines (sociologie notamment), privilégiant les structures aux événements, la longue durée* du quotidien des gens ordinaires aux sautilllements de l'actualité dans la vie des têtes couronnées.

• **Sociologie historique**

La sociologie historique, ou sociohistoire, est initiée par le sociologue et économiste allemand Max Weber (1864-1920), puis par Werner Sombart (1863-1941) et Norbert Elias (1897-1990). Pratiquée aujourd'hui par Yves Déloye, Gérard Noiriel, Charles Tilly..., elle a pour objectif d'analyser l'histoire à grande échelle selon la grille de lecture de la sociologie. L'attention y est portée en particulier sur l'émergence de l'appareil d'État ou des institutions modernes, donnant la primauté aux déterminants sociaux sur les facteurs politiques pour expliquer les bouleversements de l'Histoire.

• **Histoire économique**

Ce courant, très présent dans le monde anglo-saxon, entend confronter l'évolution historique des sociétés aux théories économiques. Un des auteurs phares reste l'économiste Karl Polanyi (1886-1964) pour son ouvrage *La Grande Transformation* (1944), une étude sur l'histoire économique des puissances en lutte lors de la Seconde Guerre mondiale. Kevin O'Rourke et Jeffrey G. Williamson représentent bien ce courant pour ce qui est de l'étude de la mondialisation.

• **Area studies et histoire atlantique**

Les *area studies* sont des champs de recherche qui ont émergé dans les universités américaines dès les années 1960. Ils visent à appréhender dans leur ensemble des zones géographiques ou culturelles *via* des approches multidisciplinaires, se spécialisant par exemple en *African, Asian, Latin American studies...*, tout en incluant des travaux étudiant les phénomènes migratoires. Ils ont inspiré nombre d'autres courants, notamment l'histoire atlantique, qui se penche beaucoup sur les phénomènes d'échanges (commerciaux, esclavagistes...) et d'hybridité (créolisation...).

• **Histoire sociale et braudélienne**

Prenant la direction des Annales après-guerre, l'historien Fernand Braudel (1902-1985) insuffle une nouvelle direction à l'histoire sociale. Son ouvrage majeur, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, propose une histoire du monde sur quatre siècles, centrée sur l'Europe et privilégiant les aspects économiques et sociaux plutôt que les événements politiques. Il propose de voir dans le monde du xv^e siècle non une simple juxtaposition de civilisations, mais un ensemble d'économies-mondes*. Selon lui, « ces économies coexistantes qui n'ont entre elles que des échanges extrêmement limités se partagent l'espace peuplé de la planète ».

Or aux xv^e puis xviii^e siècles, l'économie-monde européenne change d'échelle et se projette au niveau mondial. Les raisons de la rapidité de ce passage sont à chercher dans la dynamique du capitalisme

européen : c'est la capacité de celui-ci à créer des échanges inégaux qui va permettre à l'Europe de structurer l'espace mondial.

• **Anthropologie historique et histoire culturelle**

Saisir les hommes du passé dans leur environnement matériel, social et symbolique, à la manière dont les ethnologues étudient les sociétés dites « traditionnelles ». Ce projet apparaît chez les historiens des Annales dans les années 1970, comme un prolongement naturel de l'histoire des mentalités. Parmi ses représentants, on citera notamment Emmanuel Le Roy Ladurie, qui dépeint dans *Montaillou, village occitan*, la vie des paysans ariégeois du ^{xiv}^e siècle. Ou pour la Grèce antique, Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet. Aujourd'hui, la discipline tend à se confondre avec la catégorie plus vaste de l'histoire culturelle, définie par Pascal Ory comme une « histoire sociale des représentations ». Les chercheurs y privilégient l'étude des phénomènes de médiation, de circulation et de réception des biens et objets culturels.

• **Système-monde**

Dans une perspective associant l'histoire économique, la pensée marxiste et la démarche braudélienne, le sociologue états-unien Immanuel Wallerstein développe dès les années 1970 le concept de système-monde* (une somme économiquement intégrée d'espaces politiques et culturels différents, structurés entre centre dominant et périphéries économiquement exploitées) pour analyser l'émergence, depuis l'Europe occidentale à partir du ^{xvi}^e siècle, de l'espace mondialisé contemporain, marqué par des inégalités entre pays riches et tiers-monde. D'autres auteurs, tel Philippe Beaujard, reprennent et modifient cette approche pour l'appliquer à d'autres périodes et lieux.

• **Géohistoire**

Inventée par des géographes dans les années 1980 en reprenant un terme de F. Braudel, la géohistoire consiste à prendre en compte simultanément l'espace et le temps des sociétés. La géographie culturelle, apparue à la fin du ^{xix}^e siècle et visant à analyser les idéologies, les pratiques culturelles et les rapports des civilisations à leur milieu, manifeste aussi ce souci de replacer la géographie dans une optique globale.

• **Subaltern, cultural, postcolonial... studies**

Les auteurs indo-britanniques de l'école des *subaltern studies* ont été les premiers, au milieu des années 1980, à insister sur la nécessité de redonner voix aux « sans-voix » de l'histoire coloniale. Ils se sont attachés, pour cela, à déconstruire l'« archive coloniale », à pointer les contraintes idéologiques qui ont pesé sur les premiers travaux d'histoire coloniale. Dans leur sillage, les praticiens des *cultural studies*

ont initié une analyse « textuelle » du colonialisme, qui a abouti à la formation d'un domaine académique autonome : celui des *postcolonial studies*, qui se donnent pour objectif, selon les termes de l'historien indien Dipesh Chakrabarty, de « provincialiser l'Europe », soit critiquer et refondre des catégories d'interprétation considérées comme peu objectives, car imprégnées d'eurocentrisme...

• **Nouvelle histoire impériale**

S'efforçant d'élargir l'analyse du politique, des historiens (Frederick Cooper, Jane Burbank, Alessandro Stanziani...) revisitent et comparent les trajectoires des empires. Anciens et modernes, lieux de compromis et d'exercices variés des pouvoirs, ils ont été la forme par excellence du pouvoir jusqu'à l'avènement tardif de l'État-nation, qui conditionne encore trop souvent notre réflexion.

• **Big history et histoire environnementale**

À partir des années 1980, sous l'impulsion notamment de l'historien anglo-américain David Christian, la *big history* dresse une histoire totale de l'univers, mobilisant paléanthropologie, astrophysique ou géologie..., pour replacer l'humanité dans son contexte naturel et à la plus grande échelle temporelle concevable. Dans une optique proche quoique plus réduite, l'histoire environnementale, représentée notamment par l'historien états-unien John R. McNeill, étudie les interactions entre homme et environnement, se penchant par exemple sur l'histoire du climat ou celle de l'« échange colombien ».

• **World history**

Ce courant anglo-saxon opère à partir des années 1980-1990 une tentative de synthèse de certains des apports antérieurs. Il est représenté par de nombreux historiens, britanniques, états-uniens voire asiatiques. Ces chercheurs vont s'attacher à sortir des cadres nationaux, à multiplier les points de vue, occidentaux et non occidentaux – comme l'avait fait l'historien britannique Arnold J. Toynbee (1889-1975) dans une perspective comparatiste des civilisations –, et s'intéresser aux transformations culturelles..., englobant le tout dans une vision d'ensemble.

• **Global history**

Souvent confondue avec la *world history*, à laquelle elle reproche pourtant de se limiter à dresser l'histoire de sociétés séparées pour simplement comparer leurs évolutions respectives, la *global history* entend plutôt mettre l'accent sur l'étude des phénomènes d'interaction entre civilisations : commerce, guerre, religion, migration, art...

À la différence de l'intégration horizontale pratiquée par la *world history*, elle prône une intégration verticale, identifiant des périodes

significatives dans la longue durée et cherchant à fournir des explications des évolutions au sein de cette dernière.

- **New global history**

Issue d'une initiative de l'historien états-unien Bruce Mazlich, la *new global history* vise à analyser les multiples facettes de la mondialisation* et des processus qui lui sont liés : l'émergence d'une société planétaire, les problèmes environnementaux...

- **Connected history et histoire croisée**

À la suite de leur collègue indien Sanjay Subrahmanyam, des historiens – Serge Gruzinski, Romain Bertrand – entreprennent de tisser une histoire des connexions entre civilisations. À l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), des chercheurs se sont fédérés ces dernières années sous la bannière de l'histoire croisée, qui entend concilier l'approche de l'histoire connectée et celle de l'étude des transferts entre zones culturelles – que certains auteurs anglo-saxons appellent *shared history*, histoire partagée.

- **Histoire comparée**

Rappelant que le comparatisme entre sociétés est l'un des postulats de l'anthropologie, l'helléniste Marcel Detienne appelle les historiens à *Comparer l'incomparable*, à oser la comparaison entre les sociétés qu'ils étudient et les autres. Dans une perspective proche, les historiens Georges Jehel ou Patrick Boucheron, au fil de démarches collectives, se sont employés à appréhender l'ensemble des événements ayant lieu à une date donnée, afin d'en dégager les dynamiques à l'œuvre aux échelles régionales et mondiale.

- **Histoire globale**

Épousant les perspectives des *connected*, *world* et *global histories*, les enrichissant souvent de la tradition des Annales, des chercheurs francophones, qu'ils soient historiens comme Olivier Grenouilleau, préhistoriens tel Jean-Paul Demoule, géographes comme Christian Grataloup, économistes tel Philippe Norel..., reprennent ces approches dans le but d'élaborer une histoire globale rendue nécessaire notamment par l'émergence du phénomène de la mondialisation* dans les sciences sociales.

Régis Meyran et Laurent Testot

LA FABRIQUE DU MONDE

COMMERCE ET TECHNIQUES, CES ÉCHANGES QUI ONT FAÇONNÉ LE MONDE

- L'amertume du goût sucré de la mondialisation (C. Grataloup)
- Le thé, une plante globale (P. Norel)
- Le café, du soufisme yéménite à l'esclavagisme américain (P. Norel)
- Abraham ben Jiyu, marchand de longue distance (G. Vergne)
- La société swahilie au cœur du grand commerce africain (P. Norel)
- Le passage du Sud-Est (P. Norel)
- Poudre et armes à feu : un processus d'innovation collective (P. Norel)
- Commerce et finances : l'hypothèse musulmane (P. Norel)
- Le papier ou l'invention chinoise devenue universelle (P. Norel)

RELIGIONS ET EMPIRES... L'AUTRE FABRIQUE DE L'UNIVERSEL

- La mondialisation impériale des monothéismes (J.-P. Demoule)
- Une si précoce globalisation (J. H. Bentley)
- Du bon usage du syncrétisme (L. Testot)
- Le bouddhisme, une machine à convertir (L. Testot)
- L'épopée manichéenne (encadré)
- À propos de : *Bâtisseurs d'empires* d'A. Stanziani

UN PRÉCOCE PROCESSUS D'INTÉGRATION

- Des mondialisations froides? (J.-P. Demoule)
- L'héritage néolithique (Entretien avec J. Guilaine)
- Naissance de l'État et premières globalisations : la singularité mésopotamienne (P. Beaujard)
- La peste, première pandémie : un air de déjà-lu? (Laurent Testot)
- La Chine, matrice du monde moderne (T. Brook)
- À propos de :
Gengis Khan and the Making of the Modern World (L. Testot)
- Les échanges commerciaux de l'Afrique subsaharienne avec l'Asie (P. Norel)
- À propos de :
Le Grand Désenclavement du monde, 1200-1600 (L. Testot)

L'AMERTUME DU GOÛT SUCRÉ DE LA MONDIALISATION

Café, thé ou chocolat? Avec ou sans sucre? Chaque matin, pense-t-on en prenant son petit déjeuner qu'on accomplit une activité éminemment mondiale? C'est au XVIII^e siècle, dans les classes dirigeantes de l'Europe occidentale, que se formalise ce premier repas de la journée sous les formes canoniques que nous lui connaissons, celles du *continental breakfast* de tous les hôtels du monde. Le café est une plante domestiquée en Éthiopie et au Yémen. Le *cocoal*, qui a donné cacao et chocolat, est un mot nahuatl, la langue des Aztèques; le chocolat est américain. L'arbuste du thé, le *Camellia sinensis*, est, comme son nom l'indique, chinois.

Afrique, Amérique, Asie: trois parties du monde différentes pour fournir la matière première aux boissons dopantes que les Européens ont choisies, il y a moins de trois siècles, pour rompre le jeûne nocturne, c'est-à-dire « dé-jeuner ». La contribution européenne à l'élaboration de ces trois breuvages a été d'y adjoindre du sucre, ce que les Amérindiens ne pouvaient pas faire ou ce que les Chinois se gardaient bien de faire.

Le sucre, du manque à l'excès

Le sucre n'est pas consommé qu'en début de journée. Nous savons bien, aujourd'hui, dans les pays développés comme émergents, que nous en mangeons ou buvons beaucoup trop. L'abus de sucre, en regard des efforts physiques fournis, est le principal facteur d'obésité. Ce n'est pas encore le cas d'une grande partie de l'humanité pour qui un soda est un luxe rare, voire impensable; ce n'a surtout pas été le cas de pratiquement toutes les sociétés avant le XIX^e siècle. Or le sucre n'est pas qu'une source de plaisir, il comble des besoins physiologiques. Il peut aussi représenter une source de calories immédiatement mobilisables dans l'effort physique. Ainsi, le sucre fut longtemps ardemment désiré. Or, si rien ne nous semble plus banal qu'un morceau de sucre blanc aujourd'hui, rares étaient autrefois les produits fortement sucrés, à part le miel ou le suc d'érable. On ne pouvait conserver certains fruits qu'en les faisant sécher (dattes, figues, raisins...). Toutes

les consommations restaient donc très modestes. Donc, à la différence de l'excès contemporain, un manque évident de sucre pour la plupart des sociétés historiques.

Jusqu'au ^{xix}e siècle, on n'a connu qu'une seule façon de produire du sucre, en concentrant celui contenu dans la canne. Cette plante originaire d'Asie du Sud-Est a très tôt été domestiquée. Mais c'est au cours du ^Ier millénaire avant notre ère qu'en Inde on dépasse sa consommation directe pour en extraire le sucre. C'est une révolution : on obtient un produit qui, gardé au sec, peut se conserver quasi éternellement. Il a même la propriété de pouvoir conserver d'autres produits (fruits confits, confitures). L'humanité est redevable à l'Inde à la fois de la production du sucre et de son utilisation (pâtisserie, confiseries...). Les soldats d'Alexandre le Grand y découvrent ce « roseau qui donne du miel ».

Un enjeu géopolitique essentiel

C'est aussi en Inde que fut mis au point le complexe de production qu'on appela « plantation », c'est-à-dire une exploitation de grande taille à main-d'œuvre esclave. Ce procédé se diffusa en Iran et en Irak, de là en Égypte puis au Maroc. Dans le monde romain, le sucre n'est pas inconnu, mais c'est un bien qui vient de loin, aussi rare et cher que la soie. Ce sera une épice jusqu'au ^{xvii}e siècle, c'est-à-dire un produit relevant plus de la pharmacopée que de l'alimentation. En effet, les Européens ont un gros problème : la canne ne peut pas ou guère pousser au nord de la Méditerranée où les hivers sont trop froids. Or, avec les Croisades et le commerce italien, les très riches Européens ont pris goût au sucre. Que ce soit comme remède ou comme aliment ostentatoire, grande noblesse et haute bourgeoisie dépensent des sommes considérables pour acquérir du sucre. Pouvoir cultiver la canne devient donc, à la fin du Moyen Âge, un enjeu géopolitique essentiel. C'est l'une des principales motivations de la conquête de la Macaronésie : Madère, Açores, Canaries. C'est surtout Madère, dont le climat convient bien à la canne, qui devient le premier lieu européen de culture de « l'or vert » au ^{xv}e siècle.

Après l'or, le sucre est l'une des principales motivations des voyages lointains des Ibériques. Dès son deuxième voyage, Christophe Colomb emporte dans les cales de ses caravelles des plans de canne. Il s'avère très vite que l'Amérique tropicale se prête fort bien à cette culture. On a là une clef essentielle de l'expansion européenne outre-Atlantique. Au ^{xvi}e siècle, c'est le

LA THÉORIE DES SYSTÈMES-MONDE	195
• Asie-Europe-Afrique : un système-monde (P. Beaujard)	195
• Changements climatiques et cycles du système-monde (P. Beaujard)	207
• Sur les navigations indiennes avant le xvii ^e siècle (P. Beaujard)	209
• L'intégration du Japon au système-monde prémoderne (P. Norel)	213
 LE TOURNANT GLOBAL	 217
MARCHÉ, CAPITALISME ET MONDIALISATION	219
• À propos de <i>La Grande Transformation</i> , de K. Polanyi	219
• Le débat sur les origines du capitalisme (P. Norel)	223
• Cités médiévales et capitalisme (E. Mielants)	227
• Du capitalisme diffus au capitalisme concentré... (P. Norel)	231
• L'origine du consommateur moderne (J. De Vries)	235
• L'Asie, une autre modernité économique (X. de la Vega)	241
• Les historiens français et les mondialisations (O. Grenouilleau)	248
• Fernand Braudel, pionnier de l'histoire globale (A. Burguière)	262
• L'histoire de la mondialisation relève-t-elle de l'histoire globale ? (P. Norel)	268
• Pour une histoire de la mondialisation non téléologique (P. Norel)	278
 REGARDS SUR LE MONDE	 287
• L'histoire globale, un nouveau programme de recherche ? (L. Berger)	287
• Le xx ^e siècle au miroir de l'histoire globale (P. Norel)	292
• <i>Kamikaze</i> ... Histoire d'un mot (L. Testot)	297
• Hayden White et le défi de l'histoire globale (V. Ferry)	302
• La pensée « sans fil » de Nikola Tesla (S. Dufoix)	307
• Le planisphère, figure ambiguë du Monde (C. Grataloup)	313

• Les villes à la conquête du monde (X. de la Vega)	317
• Pour une histoire sociale mondiale (C. Maurel)	324
LES PERSPECTIVES DU MONDE	329
• Un monde sans guerre ni paix (L. Testot)	329
• Le basculement du monde (L. Testot)	334
• Mondialisation ou asiatisation ? (N. Chanda)	338
• Esclaves de l'énergie (L. Testot)	343
• L'école en manque d'histoire du Monde (C. Grataloup)	347
• Climat : du mythe eschatologique à la – chaude – réalité (F. Denhez)	350
• Nouveaux regards sur l'impérialisme écologique (J.-F. Mouhot)	357
• À propos de : <i>Du nouveau sous le soleil</i> de J. R. McNeill	363
• Trois nuages (P. Boucheron)	366
 ANNEXES	 369
• L'histoire globale par les sources	371
• Glossaire	411
• Repères chronologiques	415
• Bibliographie sélective	421
• Index des notions	429
• Index des noms de personnes	432
• Index des noms de lieux	437
• Présentation des auteurs	441